

## Le long du Rhin, le premier campus européen

Par [Jean-Baptiste François](#), le 10/1/2018 à 06h00

Emmanuel Macron a proposé la création d'une vingtaine d'« universités européennes » d'ici à 2024. Il s'inspire de l'initiative Eucor–Le campus européen, qui regroupe les universités de Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Karlsruhe, Strasbourg et Haute-Alsace.



Emmanuel Macron en a rêvé, d'autres l'ont fait. Lors de son discours de la Sorbonne sur la relance de l'Europe, le président de la République appelait de ses vœux la création d'« universités

*européennes » où chaque étudiant « suivra des cours dans deux langues au moins », et qui seraient en même temps « des lieux d'innovation pédagogique, de recherche d'excellence ».*

Le modèle existe déjà le long du Rhin. Un « campus européen » baptisé Eucor s'est formalisé l'an dernier autour d'un Groupement européen de coopération territoriale (GECT), pour amplifier un réseau qui remonte à 1989. La structure, de droit allemand, réunit cinq sites universitaires, de Bâle en Suisse à Karlsruhe en Allemagne, en passant par Mulhouse, Fribourg-en-Brigau et Strasbourg. Il est financé par le Fonds européen de développement régional (Feder), à hauteur de 2 millions d'euros sur la période 2016-2018, pour un programme de 5,3 millions d'euros.

Chaque site a ses atouts propres. L'université de Strasbourg, et ses quatre prix Nobel toujours en activité, fait office de poids lourd. L'institution, dont l'origine remonte à 1538, a connu des échanges intenses avec celles de Fribourg (créée en 1457) et de Bâle (1460).

Mulhouse témoigne d'une autre époque. L'un des cinq sites de l'Université de Haute-Alsace a été installé il y a dix ans dans une fonderie réhabilitée, qui fabriquait autrefois des locomotives et des rails. Son immense halle voûtée accueille quelques milliers d'étudiants. Le vestige industriel ne peut donc pas faire office de tête de réseau, alors qu'Eucor regroupe 115 000 inscrits et 15 000 chercheurs. Mais il tire un avantage géographique certain.

De là, au croisement des frontières, il est plus facile d'étudier simultanément dans plusieurs pays et d'obtenir in fine un double ou un triple diplôme. Les jeunes viennent y vivre une sorte d'Erasmus de proximité, avec un accompagnement qui leur assure de tirer le meilleur de cette expérience. C'est en tout cas l'ambition du programme Novatris. Sa mission : développer chez les étudiants des compétences transfrontalières, certes linguistiques, mais aussi sociales et culturelles.

Dans ce centre hors normes, professeurs et élèves s'appellent par leur prénom et se tutoient « *dès que la confiance est établie* ». Johann Chalmel, responsable du développement pédagogique, aime surprendre ses étudiants en leur proposant de chevaucher un vélo à guidon inversé. En tournant à gauche, on va à droite ; en pivotant vers la droite, on va à gauche. Les trajectoires folles s'enchaînent dans les longs couloirs du bâtiment. « *Oser la rencontre, dépasser les frontières, cela ne mène jamais où on l'imagine, il faut se laisser prendre à contre-pied. Il y a un savoir "expérientiel" qu'on ne trouvera jamais dans les livres !* »

De la même manière, les élèves peuvent se lancer selon deux formules à l'étranger. Ils peuvent classiquement faire un semestre dans le pays voisin dans une dizaine de formations. Ou choisir d'y passer un jour par semaine pour suivre l'unité d'enseignement (UE) de leur choix. Près d'un millier d'étudiants franchissent ainsi hebdomadairement la frontière, avec une aide aux transports.

Alexander, en licence de gestion, a choisi d'étudier la sociologie de Pierre Bourdieu à Bâle, et de suivre un cours de psychologie sur le sommeil. Kaoutar, étudiante en management culturel, se rend en Suisse pour un cours en droit des biens. « *Dans ces matières, la réussite à l'examen n'est pas une obligation. L'essentiel, c'est la qualité de la réflexion sur l'interculturel* », explique Annette Pasteau, coordinatrice des mobilités transfrontalières.

Kaoutar a vu les mutations s'opérer en elle : « *En tant que Franco-Marocaine, quand j'habitais à Belfort, on me demandait souvent de prendre parti pour une de mes origines. Mais je n'ai jamais voulu choisir. Finalement, plutôt que de choisir telle identité, je m'en suis trouvé une autre. Le contact avec les Allemands, leur côté très serviable et aimable dans la rue par exemple, m'a donné d'être aussi un peu comme eux. Aujourd'hui, je me sens profondément européenne.* »

Les Français, attirés par la bonne santé économique allemande et les salaires élevés en Suisse, sont plus nombreux à tenter l'aventure que les jeunes Allemands. Jonathan, originaire de Neustadt-an-der-Weinstrasse en Rhénanie-Palatinat, fait partie de ceux qui ont fait le chemin inverse. « *Suivre un simple cursus de chimie en allemand, j'aurais trouvé cela ennuyeux. Il me fallait plus de défis. Cela*

*me donnera plus d'opportunités, et demain, pourquoi pas travailler en France ? »*, raconte-t-il.

À 20 ans, il a déjà voté deux fois en Allemagne, votera peut-être une troisième fois si de nouvelles élections législatives sont organisées en avril. *« Le fait d'être en France m'a rendu plus sensible aux liens franco-allemands et aux propositions d'Emmanuel Macron, alors que personne n'a parlé de cette question en Allemagne. »*

Dans le cursus binational de Jonathan, appelé « Regio Chimica », les cours sont en allemand, en français, mais aussi en anglais, de manière à pouvoir échanger plus tard avec les scientifiques de tous les pays. Surtout, l'enseignement des atomes n'occupe pas tout l'espace. Les enseignements dits « interculturels » occupent 20 % de leur emploi du temps. *« Au départ, il y avait des réticences à leur donner autant de place. On nous disait qu'on allait former de mauvais chimistes. En réalité, ces élèves sont de vrais petits bijoux, meilleurs que les autres en sciences, et capables de s'adapter à n'importe quelle situation »*, explique Serge Neunlist, vice-président de l'Université de Haute-Alsace et d'Eucor.

La formation est si singulière qu'elle attire des étudiants de Paris, où l'offre universitaire est pourtant très vaste. *« Il y a bien de la chimie en franco-allemand à Paris-Diderot, mais j'ai préféré l'association avec Fribourg, qui a une grande réputation. J'ai aussi apprécié l'immersion dans le système allemand, où les professeurs restent pour répondre aux questions après le cours, avec une grande visibilité sur les leçons à venir, à quelle date, dans quelle salle... »*, justifie Sozic.

Certains deviendront peut-être des chercheurs de pointe au sein d'Eucor. Le campus européen se donne pour mission de développer quatre axes stratégiques : la médecine de précision, les sciences quantiques, les humanités, le développement durable. Là aussi, les universités associées veulent jouer la carte de la complémentarité.

*« Les composés fabriqués par les chimistes de Strasbourg sont des objets quantiques remarquables à exploiter pour nous, experts en physique quantique de Karlsruhe »*, explique l'Allemand Mario Ruben de la chaire « matériaux moléculaires ». Le pôle d'excellence travaille actuellement à la conception d'un supercalculateur en partenariat avec IBM Zurich.

Même logique au sein du projet de recherche Rarenet sur les maladies rares dentaires ou auto-immunes. Les équipes allemandes et françaises séquencent les mêmes échantillons d'ADN sur une cohorte de patients vivant de part et d'autre de la frontière.

Pour le lupus, maladie qui engendre la destruction des cellules de l'organisme par le système immunitaire, une biobanque de 1 100 malades a ainsi été créée. *« La puissance du réseau est fondamentale pour identifier les causes de ce genre de pathologie. Sans la collaboration allemande, nous aurions un outil bien moins pertinent, avec six fois moins de patients »*, explique Pauline Soulas-Sprael, de l'Institut de biologie moléculaire et cellulaire (IBMC).

Des projets à en faire briller les yeux d'Emmanuel Macron, qui rêve de dupliquer le modèle. Michel Deneken, président de l'université de Strasbourg, se dit prêt à *« porter ce type d'évolution »*. Moyennant finances.

Jean-Baptiste François